



L'OMBRE D'ŒDIPE

[Catherine Chabert](#)

In Press | « [Libres cahiers pour la psychanalyse](#) »

2005/2 N°12 | pages 139 à 156

ISSN 1625-7480

ISBN 2848350830

DOI 10.3917/lcpp.012.0139

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-libres-cahiers-pour-la-psychanalyse-2005-2-page-139.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour In Press.

© In Press. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

*Le plus étrange dans la configuration donnée au complexe d'Œdipe est son déclin. Cela le fut pour Freud lui-même comme le montre la chronologie sinueuse de sa découverte. Cela le demeure pour les analystes contemporains dans la recherche utopique de son « au-delà ». Et pourtant c'est bien de son déclin – de ses voies et de ses effets – que ce complexe tient son extrême pouvoir organisateur dans la vie psychique.*

## L'ombre d'Œdipe

---

CATHERINE CHABERT

**L** ARRIVE QUE DANS LE DÉROULEMENT D'UNE CURE – souvent dans ses commencements – l'analysant s'engage dans une nouvelle passion amoureuse. On appelle cet événement – connu, au demeurant presque banalisé – un « transfert latéral ». Au-delà de cette formulation un peu gauche, on retient l'idée d'un « à côté » du transfert, complètement mêlé pourtant à la scène analytique puisqu'aussi bien l'éclosion de ces amours nouvelles est très immédiatement rapportée à l'attraction de l'analyste, interprétation qui s'impose rapidement et classiquement (même si, bien sûr, l'analyste n'en dit rien). En termes économiques, le transfert latéral fractionne les quantités pulsionnelles attachées à l'analyste, ce qui permettrait (le conditionnel doit être conservé) un commerce plus aisé avec lui du fait de ce déplacement sur une autre personne ; en termes dynamiques, on reconnaît l'actualisation œdipienne du transfert latéral dans les caractéristiques de la rencontre amoureuse qui le définit car, en général, celle-ci témoigne du désir de satisfaction transgressive ; en termes topiques enfin, c'est en référence au ça et à la compulsion de répétition que s'appréhendent ces amours « à côté ». En de telles occurrences, c'est essentiellement la reviviscence œdipienne déclenchée par la situation analytique qui est convoquée.

Mais on peut se demander quelles composantes de cette configuration compliquée sont les plus insistantes. On souligne régulièrement la flamboyance incestueuse, l'excitation qu'elle attise, l'émergence, à ciel ouvert, de ces amours anciennes qui, non seulement conservent leurs empreintes mais gardent, capitalisent même leurs potentialités d'actualisation chaque fois qu'un souffle en ranime les braises.

Dans de telles perspectives, la théorie manifeste voit, là, le maintien actif du complexe d'Œdipe, à peine éloigné par le refoulement, toujours prêt à resurgir au moindre signe, à l'appel le plus timide, tant sa prégnance et ses forces restent vives, intactes. Le pas est vite franchi alors vers la conviction de la durée infinie du complexe d'Œdipe et de son inéluctable vitalité : pas de déclin, pas de disparition, pas de destruction de l'Œdipe donc.

Il est vrai que, si l'on se penche sur le transfert latéral, on y retrouve les particularités si précisément exposées par Freud en 1910 dans le texte de naissance « officiel » du complexe d'Œdipe que représente « Un type particulier de choix d'objet chez l'homme » : la condition du « tiers lésé » est remplie, condition si inexorable que « la même femme peut d'abord passer inaperçue ou même être dédaignée aussi longtemps qu'elle n'appartient à personne, tandis qu'elle devient l'objet d'une passion amoureuse aussitôt qu'elle entre dans l'une des relations désignées avec un autre homme<sup>1</sup> », une femme « interdite » en quelque sorte. La seconde condition apparaît dans la préférence accordée aux femmes de mauvaise réputation plutôt qu'à celles reconnues vertueuses. La troisième condition complète la précédente puisqu'elle témoigne de la haute estime assignée aux « putains » et enfin la quatrième, dans sa tendance manifeste, requiert le désir de sauver la femme aimée. Freud déterre, au-delà de ces figures de femmes, et du fait de la mise en œuvre de mécanismes de défense plus ou moins massifs ou subtils, la prééminence de la mère et, à partir de là, déploie les filaments multiples qui tressent la relation œdipienne du garçon. Remarquons aussitôt que, quel qu'en soit le motif, la particularité de

---

1. S. Freud, « Un type particulier de choix d'objet chez l'homme », *La vie sexuelle*, 1910, Paris, Puf, 1985, p. 48.

ces femmes est qu'en général la rencontre amoureuse avec elles est soit irréalizable, soit vouée à la rupture ou au désinvestissement<sup>2</sup>.

Ces quatre conditions sont respectées dans le transfert latéral avec cependant une nuance : la distribution des places n'obéit pas strictement au même ordonnancement, le tiers lésé peut bien sûr être l'analyste, mais tout autant l'analysant, sommé d'aller chercher ailleurs – à côté – la satisfaction des désirs suscités par l'analyste. L'infidélité de l'objet aimé et la jalousie qui en découle concernent, là encore, selon les partitions, l'analyste et/ou l'analysant, car l'un et l'autre peuvent être tout à la fois traîtres, trompés et de toute manière rivaux. De même que la haute valeur accordée à l'objet aimé témoigne moins d'un renversement en son contraire que du maintien de l'idéalisation – idéalisation de l'analyste simplement déplacée sur le nouvel arrivant –, une surestimation qui alimente les matériaux de la psychologie amoureuse. Quant à la tendance à vouloir sauver la personne aimée, elle peut aussi s'adresser à l'analyste – « sauvez-moi » du danger de la passion incestueuse – en cherchant une protection contre les menaces et les malheurs encourus du fait de transgression.

Cette dernière caractéristique est intéressante à retenir : elle montre en effet que, dans sa reviviscence transférentielle, le complexe d'Œdipe n'actualise pas seulement – peu s'en faut – le drame des désirs incestueux et meurtriers, mais tout autant, parfois davantage, la confrontation à l'interdit et l'obligation de renoncer aux satisfactions de désir qu'il ordonne.

Le transfert latéral est tout aussi fréquent dans les cures de femmes. La répartition des rôles est moins évidente et, si l'on se réfère à Freud, cette moins grande clarté peut tout simplement être renvoyée aux obscurités persistantes de la sexualité et du complexe d'Œdipe des filles, même si le nouvel amant est susceptible de condenser une double représentation : celle d'un père toujours présent, attirant vers lui l'essentiel du désir amoureux et celle, tout aussi prégnante, de l'objet « étranger »

---

2. Un bel exemple emprunté à la littérature va à l'encontre de cette assertion : *Une vieille maîtresse* de Barbey d'Aurevilly montre cruellement l'attachement indéfectible d'un homme à une de ces « putains ».

qui s'impose comme son rival et pousse vers la trahison du premier amour. Celui-ci conserve l'ambiguïté de ses variations selon les moments et les mouvements identificatoires : le déchirement d'une femme entre deux hommes peut aussi témoigner de l'hésitation quant au choix d'objet, le père ou la mère. Cependant, chez les hommes comme chez les femmes, il est probable que la confrontation à l'impossible réalisation sexuelle de la rencontre avec l'analyste (son offre et son refus) est le moteur le plus puissant du déplacement « à côté ». “Aller chercher ailleurs” répond sans doute à l'exhortation qui soumet chacun de nous, comme le souligne Freud en 1916 : « La tâche du fils consiste à détacher de sa mère ses désirs libidinaux, pour les reporter sur son objet réel étranger » même si l'accomplissement de cette tâche « réussit rarement de manière idéale<sup>3</sup> ». Il y a bien là ordre, obligation de renoncer à la satisfaction des exigences du ça contredites par les désirs du surmoi qui, eux aussi, réclament leur satisfaction. On pourrait rétorquer que le fantasme, comme réalisation hallucinatoire du désir, pourrait suffire à résoudre les tensions pulsionnelles, mais il arrive que celles-ci soient si puissantes que leur mise en scène nécessite un passage par la réalité de la vie, celle-ci offrant de possibles figurations aux contraintes intérieures.

En ce sens, le transfert latéral est le produit d'un compromis transitoire, comme le sont souvent les premières amours dont Freud nous dit à quel point elles sont orchestrées par le complexe d'Œdipe. Un compromis certain car, comme toutes les passions amoureuses, celles qui s'engagent « à côté » passent et finissent, souvent d'ailleurs du fait de l'intensité des plaisirs et des tourments qu'elles entraînent. Le tiers lésé revient sans cesse hanter les amoureux, le doute mine l'idéalisation, le soupçon envahit et traque, la menace de destruction déjoue les stratégies chevaleresques.

L'idée que je souhaite développer à partir de ce détour – le transfert « à côté » – est que ce qui se répète du complexe d'Œdipe appartient autant à l'entreprise de renoncement et d'abandon qui scelle le destin d'Œdipe qu'à la recherche forcenée de réalisation de désirs. Peut-être

---

3. S. Freud (1916), *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 317.

même que l'hypothèse pourrait être émise selon laquelle les désirs incestueux s'imposent dans l'analyse pour rappeler compulsivement l'ordre de leur déclin, voire de leur disparition.

\* \*  
\*

Un mystère persiste quant aux développements cliniques et théoriques concernant Œdipe dans l'œuvre de Freud, mystère respecté par beaucoup d'entre nous, sans doute parce qu'il couvre en quelque sorte nos propres refoulements : il est difficile, si on ne se penche pas attentivement sur ses apparitions, de reconnaître précisément la date de la découverte du complexe d'Œdipe. Il est possible de dissiper la brume qui l'entoure, à condition de prendre en compte deux voies d'expression et d'élaboration : une voie officielle, grande allée ouverte, fermement tracée, qui conduit frontalement à l'édifice central (nucléaire !) et une autre voie, latérale, de côté, perdue et retrouvée dans les chemins de traverse.

La voie officielle déclare la découverte du complexe en 1910, dans le texte précédemment cité (« Un choix d'objet particulier chez l'homme ») ; il est très présent dans les années qui suivent, 1913 (*Totem et tabou*), 1916 (*Conférences d'introduction à la psychanalyse*). Il atteint son apogée en 1923 « Le moi et le ça » pour sombrer dans le déclin en 1924. Il passe, comme un météore, pour trouver son ancrage décisif – et signer le seul titre où il apparaît nommément – justement dans l'appréhension de sa disparition.

La voie latérale est tout aussi captivante : elle commence en octobre 1897, dans une lettre à Fliess, deux ou trois semaines après l'envoi de celle, autrement célèbre, où Freud confie son renoncement à sa *neurotica*<sup>4</sup>, lettre considérée comme l'acte de naissance de la psychanalyse par l'avènement de la seconde théorie de la séduction. Cette seconde lettre fait état du « mythe » d'Œdipe qui pourrait servir de modèle (une fiction) pour saisir la singularité des relations du fils avec sa mère. La contemporanéité de ces deux écrits, et la proximité de

---

4. Voir *Libres cahiers pour la psychanalyse, Les secrets de la séduction*, n° 6, 2002.

pensée qu'elle dévoile, assurent une distribution étonnante en emportant dans le même courant créateur, séduction et Œdipe, et en imposant ainsi, dans le mode même de formulation, la marque de la différence sexuelle : la séduction pour les filles, le mythe d'Œdipe pour les garçons. Deux versants inséparables du fait de la bisexualité et qui se déploieront autrement, plus tard, en féminin pour la séduction et en masculin pour le complexe d'Œdipe dans sa forme la plus « pure ».

Pour l'heure, et pendant toutes les années qui vont de 1897 à 1910 (à l'exception d'une apparition dans un rêve typique évoqué dans *L'interprétation des rêves*), le complexe d'Œdipe, nommé comme tel, n'est pas là, alors que la séduction, elle, occupe le devant de la scène, déclinant ses versions plurielles, retenant toute l'attention. Plus fort encore, il y a, dans les nombreuses notes qui jalonnent les différentes éditions des *Trois essais*, seulement quelques lignes consacrées très brièvement au complexe d'Œdipe et à ses effets. Bien sûr, avant l'apparition de cette note, dans le corps même du texte, l'attraction et la barrière de l'inceste étaient déjà présentes ; mais elles n'étaient pas clairement reliées au scénario œdipien, le complexe « nucléaire » ne s'y trouvait pas encore comme fondement de la condition humaine et de la psyché, et surtout les ramifications denses et compliquées de ses composantes n'y étaient pas développées.

La note de 1920 se situe très exactement dans le chapitre du troisième essai (« Les métamorphoses de la puberté ») intitulé « Barrière contre l'inceste » et qui, curieusement, disparaît à partir de 1924 « sans doute par omission », selon le traducteur<sup>5</sup>.

On dit à juste titre que le complexe d'Œdipe est le complexe nucléaire des névroses et constitue l'élément essentiel de leur contenu. En lui culmine la sexualité infantile, laquelle influence de façon décisive la sexualité de l'adulte par ses effets ultérieurs. *Chaque nouvel arrivant dans le monde humain est mis en devoir de venir à bout du complexe d'Œdipe ; celui qui n'y parvient pas est voué à la névrose.* Le progrès du travail psychanalytique a souligné de façon toujours plus nette cette signification du complexe d'Œdipe ; la

---

5. P. Koeppel, pour les Éditions Gallimard.

reconnaissance de son existence est devenue le schibboleth qui distingue les partisans de la psychanalyse de leurs adversaires<sup>6</sup>.

Les *Trois essais* ont été entièrement rédigés, dans la première édition et même dans celle de 1910, sans référence *explicite* au complexe d'Œdipe, sans qu'il soit nommé, même si, d'emblée, la sexualité humaine se construit dans un système biphasé, séparé par la pause ou la suspension de la latence. Que l'ensemble de l'ouvrage, donc, mais aussi que toute l'œuvre de Freud jusqu'en 1910 se développe à côté de l'Œdipe, peut nous laisser rêveurs.

\* \*  
\*

Nous sommes pourtant, aujourd'hui, confrontés à cette absence, à cette négligence ou à cet évitement, puisqu'il semble que la sexualité œdipienne soit soumise, après quelques années, à une nouvelle forme de refoulement, au profit d'une extrême focalisation sur le narcissisme et l'angoisse de perte. Le complexe d'Œdipe, si connu, si divulgué qu'il en a été presque médiatisé, a, lui aussi, perdu ses couleurs et s'est laissé emporter par une banalisation excessive. Il y a là une sorte de double mouvement marquant un paradoxe : l'extrême « succès » du complexe d'Œdipe, la simplicité apparente de son synopsis, son acceptation généralisée ont renforcé son refoulement, voire son refus, sa négation, dans des modalités sans doute différentes de celles qui ont mobilisé d'immenses résistances du temps de Freud, peut-être même chez Freud lui-même, si l'on retient l'élaboration « tardive » de sa découverte.

Du fait des influences mutuelles de la clinique et de la métapsychologie, on ne sait plus très bien ce qui détermine la forte tendance actuelle qui consiste à considérer le complexe d'Œdipe comme caractéristique de certaines affections psychiques (serait-ce leur privilège?) et à en penser d'autres en termes exclusivement « pré-œdipiens », formulation peu adéquate en l'occurrence, car comment envisager un « pré »-œdipien si le temps d'Œdipe n'advient pas ! Peut-on vraiment considérer qu'il soit

---

6. S. Freud, *Trois essais*, Folio, p 170. C'est moi qui souligne.

réservé à certains et pas à d'autres ? Certes non, surtout si on s'appuie sur le point de vue de Freud lorsqu'il affirme que « chaque nouvel arrivant dans le monde humain est mis en devoir d'en venir à bout » : le temps d'Œdipe advient de toute manière. Dans cette perspective, ce sont les modes d'organisation et d'élaboration du complexe d'Œdipe, ses voies de déclin sinon de résolution, qui marqueront sa spécificité et ses différences, sans pour autant mettre en cause la généralité de son existence.

C'est pourtant au nom de l'ouverture de la méthode que certains psychanalystes semblent oublier la référence au complexe d'Œdipe en considérant que l'essentiel de la maladie psychique relève le plus souvent de graves difficultés dans les capacités d'élaboration de l'angoisse de perte, difficultés auxquelles les obstacles narcissiques sont généralement associés. Ce constat clinique n'a pas à être démenti. Et pourtant, à parler de narcissisme et d'angoisse dépressive, doit-on pour autant oublier l'appartenance de l'un et de l'autre au champ de la psychosexualité ? Devons-nous établir une ligne de démarcation exclusive entre ce qui relève des investissements narcissiques et ce qui engage les investissements objectaux ? Ne peut-on penser – métapsychologiquement, mais d'abord cliniquement – une dialectique qui, pour chacun, suit [suivrait] des mouvements contradictoires, mais aussi complémentaires ?

Dans un texte récent, Jean-Claude Rolland a construit l'idée d'une suspension – transitoire – de la sexualité œdipienne et de sa configuration triangulaire impliquant un étranger, un différent, au profit de l'*alter ego*, stricte émanation spéculaire. Le cheminement de Jean-Claude Rolland montre comment les résistances et le transfert se substituent au refoulement : si les résistances doivent être reconnues, c'est parce qu'elles entravent la fonction de contenance du transfert, par déplacement de l'objet interne, non sur l'analyste, mais « en un lieu extérieur [...], en une place inaccessible à l'observation du patient, quelquefois même à celle de l'analyste. Par ce déplacement, l'objet interne demeure

---

7. J.-C. Rolland (2005), « L'*alter ego* », in *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n° 11, *S'aimer*, p. 49.

comme protégé dans sa valeur érotique et sa portée œdipienne<sup>7</sup> ». Le déplacement « hors cadre » permet d'éviter la confrontation au renoncement en protégeant la conservation de l'objet parce qu'il est projeté dans la réalité extérieure. Proposition séduisante car elle permet véritablement d'inscrire dans une continuité disruptive les mouvements particuliers de l'économique, quelle que soit la théorie pulsionnelle à laquelle on s'attache : celle qui dessine l'opposition entre pulsions d'auto-conservation et pulsions sexuelles ; celle, combien discutée, qui désigne le double mouvement des pulsions de vie et des pulsions de mort.

La désaffection du complexe d'Œdipe serait-elle liée à une usure du concept<sup>8</sup> ? Ou bien peut-on penser ce mouvement dans une perspective analogue à celle qu'a développée Jean Laplanche dans ses premiers textes sur la théorie de la séduction généralisée (1986)<sup>9</sup>, lorsqu'il souligne, dans le cours de la pensée analytique à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, le refoulement de la théorie de la séduction, refoulement accompli sur le modèle de l'amnésie infantile qui préside à l'inauguration de la latence ? L'abandon de la sexualité œdipienne obéirait à un évitement dicté par l'extrême intérêt porté au second paradigme freudien, qui est contemporain de la Première Guerre mondiale et qui infléchit considérablement l'œuvre du côté du masochisme et de la mélancolie, nourrissant ainsi le « pessimisme » freudien. Or, plutôt que de le reléguer dans les arcanes de la théorie de la séduction, de l'hystérie des commencements, nous pouvons considérer que les développements intenses dont il est l'objet, à partir de 1920, permettent d'en saisir d'autres aspects dont la puissance rejaillit sur le cours de la pensée analytique : celle qui s'attache, justement, au renoncement et à ses destins singuliers du fait de la consubstantialité de la sexualité et de la perte.

\* \* \*

---

8. Les *Libres cahiers pour la psychanalyse* ont organisé un colloque consacré à ce sujet, « Usage et usure des concepts », en octobre 2003.

9. J. Laplanche (1986), « De la théorie de la séduction restreinte à la théorie de la séduction généralisée », *Études freudiennes*, n° 26, mars 1986, pp. 7-27.

\*

« La disparition du complexe d'Œdipe » est un texte bref, incisif, davantage animé par l'observation clinique (des enfants et des névrosés) que par une volonté de construction métapsychologique. Curieusement d'ailleurs, il fait peu état des spéculations récentes développées dans « Le moi et le ça » qui pourtant consacrent un chapitre entier à la constitution du surmoi, « héritier du complexe d'Œdipe », désignation lourde de conséquences car l'héritier est bien celui qui, tout en recevant les biens de ses pères, a pour tâche d'en assurer le maintien et la survie.

Les modalités de la « disparition » sont envisagées dans les deux perspectives régulièrement privilégiées par Freud : celle de la dialectique du normal et du pathologique, celle de la différence des sexes. Cependant, avant de s'engager dans l'étude des différences, Freud, dès le début du texte (et il y reviendra dans son développement), rappelle l'élément commun à tous, l'expérience au fondement même du renoncement : ce sont des déceptions douloureuses qui font succomber le complexe d'Œdipe. Le ton est ferme : même en l'absence d'« événements » particuliers habituellement repérables dans le cours de la vie de l'enfant, le moment venu, le complexe tombe comme « les dents de lait ». La prise en compte de la compulsion de répétition présentée en 1920 et la paradoxale recherche du déplaisir sont ici laissées de côté : l'attente déçue, la reconnaissance de l'absence de satisfaction sont à la source du détournement. C'est plus tard, dans la répétition en série d'histoires et de déceptions amoureuses « œdipiennes », que la compulsion se manifestera notamment comme motif d'engagement dans la cure. Les pénibles expériences sont inéluctables, indépendantes des événements susceptibles d'en fournir les motifs. Qu'on emprunte la voie phylogénétique ou la conception ontogénétique, il nous faut admettre le naufrage du complexe d'Œdipe, même si, de ce naufrage, les vestiges se révèlent plus ou moins solides. Évidemment, les traductions sont susceptibles d'offrir des significations plurielles à

---

10. Je remercie Josef Ludin pour ses précieuses informations concernant les diverses significations du mot dans l'usage qu'en fait Freud.

« *Untergang*<sup>10</sup> », et notamment la métaphore du coucher du soleil, prémisses de chaque nuit, mais dont la renaissance à l'aube annule la destruction, beaucoup plus insistante dans une autre métaphore du déclin, celle de la chute de l'Empire romain. Entre disparition et destruction, la limite reste sensible, et elle soutient peut-être la conception freudienne du déclin : disparition lorsqu'il y a refoulement, destruction lorsqu'il y a « plus » que refoulement.

C'est le moi qui se détourne du complexe, qui s'oppose à la poursuite du projet, au nom de ses intérêts narcissiques et au moyen du refoulement. « Plus qu'un refoulement », insiste Freud qui, cependant, n'en dit pas davantage sur ce « plus » alors que celui-ci permet de distinguer le modèle idéal de la disparition et le modèle des névrosés pour lesquels le refoulement n'assure qu'un compromis, laissant le complexe subsister dans le ça avec, bien sûr, la menace de ses effets pathogènes.

L'axe de la différence des sexes oppose de la même manière la radicalité de la destruction du complexe chez les garçons et son énigmatique persistance chez les filles, au point que ces deux destins pourraient presque recouvrir ceux du normal et du pathologique ! Chez le garçon – faut-il le rappeler ? –, la menace de castration représente le motif le plus puissant et cette menace trouve son effectivité dans la perception de l'absence de pénis chez la fille. Chez celle-ci, il n'y a pas d'abandon du complexe d'Œdipe mais plutôt une forme de substitution grâce au glissement le long de l'équation symbolique qui va du pénis à l'enfant. Pourrait-on penser que le complexe d'Œdipe disparaît chez la fille seulement lorsque, mère d'un fils devenu homme, elle est confrontée à la perte de son amour et à son détournement « vers son objet réel, étranger » ?

À l'instar de la double configuration du complexe d'Œdipe « complet », au masculin et au féminin, un double destin co-existe chez tout un chacun, du fait de la bisexualité psychique et de la nature des identifications qui la sous-tendent. Que la « destruction » se réfère à la forme « idéale » alors que la survivance caractériserait les dérives de ces devenir n'exclut pas, comme je viens de l'évoquer, que la position masculine et la position féminine soient actualisées conjointement, et différemment, selon les forces qui les mobilisent sur la scène intérieure comme dans la vie amoureuse. Ces forces, lorsqu'elles s'éprouvent

dans l'inéluctable expérience de la déception, réveillent la douleur de la perte et suivent les chemins singuliers que tracent le processus de deuil et celui de la mélancolie : le renoncement aux objets d'amour implique que ces objets soient perdus ou abandonnés. C'est à ce point de suture très précis que s'ancrent les identifications grâce auxquelles les conditions du déclin de l'Œdipe sont établies. Notons que, en amont de son texte sur le déclin du complexe d'Œdipe, Freud s'est consacré justement à l'étude des « modifications du moi » par la voie de l'intériorisation et de l'instauration du surmoi. Est-ce à dire que l'ombre d'Œdipe était déjà là, que sa disparition était déjà accomplie ?

\*   \*  
\*  
\*

« Le moi et le ça », et notamment deux chapitres de cet essai « Le moi et le surmoi » et « Les états de dépendance du moi », paraissent particulièrement éclairants pour la recherche de points de liaison entre Œdipe et angoisse de perte d'amour de la part de l'objet. Ils traitent tous deux des identifications dont nous savons qu'elles sont à la fois héritières du complexe d'Œdipe et inéluctablement associées à l'abandon de l'objet. Évidemment, la comparaison développée par Freud entre névrose obsessionnelle et mélancolie met en évidence avec éclat comment deux affections psychiques qui, au niveau de leur organisation respective, relèvent d'entités psychopathologiques très différentes – pour dire vite, névrose et psychose –, s'inscrivent cependant dans un *continuum* absolu : le parallélisme entre les deux montre aussi de quelle manière l'ancrage et les effets du surmoi sont susceptibles de trouver des formes plurielles, tantôt liées par un tressage libidinal qui en assure la vitalité, tantôt emportées par un déchaînement (au sens littéral) pulsionnel destructeur.

Aux commencements, explique Freud, il est bien difficile de distinguer investissement d'objet et identification. Le moi, encore faible, ou bien consent aux tendances érotiques et aux investissements d'objet, ou s'en défend (on voit déjà se dessiner deux destins pulsionnels possibles). Si le moi abandonne l'objet sexuel ou y est contraint, il se passe, comme dans la mélancolie, une intériorisation de l'objet perdu. Comment se développe cette substitution ? Par une régression à la phase

orale ? Par une introjection qui rend possible l'abandon de l'objet ? En tout cas, le caractère du moi résulte de la sédimentation des investissements d'objets abandonnés, il contient l'histoire de ces choix d'objet. Dès le début du chapitre, les propositions de Freud s'inspirent directement du modèle mélancolique de 1915 : « Nous étions parvenus, écrit-il, à expliquer que l'objet perdu est ré-érigé dans le moi, donc qu'un investissement d'objet est relayé par une identification<sup>11</sup>. »

En ce sens, et en tant que mécanisme, opération psychique, la condensation des expériences précoces et de celles qui suivent le cours de la vie est massive : plus encore que de condensation, il s'agit de *simultanéité* entre investissement d'objet et identification, celle-ci étant à entendre comme « une modification du caractère », avant même que l'objet ait été abandonné. Cette modification pourrait survivre à la relation d'objet et, dans une certaine mesure, la conserver. De surcroît, le passage (ou la transposition, le déplacement) d'un choix d'objet d'amour érotique vers une modification du moi offre une voie de possible maîtrise du ça, même si, paradoxalement, celle-ci implique une certaine docilité à son égard. De ce fait, l'identification comme substitution à la perte d'objet obéit à des procédures différentes selon que le choix d'objet s'établit de manière prévalente sur un mode objectal ou narcissique. Les prémisses de ce mouvement sont déjà très fermement établies dans la comparaison entre deuil et mélancolie, mais aussi dans la mise en perspective des identifications hystériques et narcissiques en 1915. Pourtant, à l'époque, cette claire opposition a essentiellement une valeur didactique et psychopathologique. C'est plus tard, en 1923, que Freud s'inspire très directement de la mélancolie pour suivre le déroulement « naturel » des processus identificatoires au cours du développement et c'est dans ce contexte que l'instauration du surmoi offre un exemple, le modèle par excellence d'une « modification » du moi.

Pour Freud, cette instance considérée comme la plus différenciée dans la seconde topique tient ses sources de deux facteurs biologiques essentiels : le long état de détresse et de dépendance infantile du petit

---

11. S. Freud (1923), « Le moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981, p. 240.

homme ; et le fait de son complexe d'Œdipe, pris dans le déroulement de sa vie sexuelle. Le surmoi a une position particulière dans le moi, parce qu'il est la première identification qui se soit produite alors que le moi était faible et parce qu'il est l'héritier du complexe d'Œdipe et a donc introduit dans le moi des objets de la plus haute importance : cette double procédure permet, chaque fois, que s'instruise le traitement d'une perte.

Pensons simplement aux difficultés d'élaboration de l'angoisse de perdre l'amour de l'objet quant à la résolution du complexe d'Œdipe. Celle-ci exige le renoncement aux amours originaires. Elle dépendra de la manière dont ce renoncement est éprouvé : perte douloureuse irrémédiable ou abandon impossible à accepter. Déjà, dans cette procédure, le renoncement œdipien qui constitue l'une des composantes majeures du complexe, et les modalités de traitement de la perte entrent en résonance flagrante dans l'amorce et le déroulement du déclin de l'Œdipe. Les qualités de son héritier – le surmoi – seront tributaires de la force de ses racines pulsionnelles, mais sans doute aussi de leurs objets.

C'est en référence au père et à la mère que Freud décrit l'opération compliquée qui préside à la naissance du surmoi :

Lors de la destruction du complexe d'Œdipe, l'investissement objectal de la mère doit être abandonné. Il peut être remplacé de deux manières, soit par identification à la mère, soit par un renforcement de l'identification au père<sup>12</sup>.

C'est la seconde manière qui, d'habitude, est considérée comme la plus normale : elle permet de maintenir le lien tendre avec la mère tout en consolidant la masculinité du garçon. Modèle « normal », ou modèle idéal ? En tout cas, Freud dénonce presque immédiatement cette construction, insatisfaisante car elle ne tient pas compte de l'introduction, dans le moi, de l'objet perdu. L'observation du surmoi féminin vient, à point nommé, illustrer cette introduction, car la petite fille, après avoir renoncé à son père comme objet d'amour, s'identifie à lui, comme objet perdu...

---

12. *Ibid.*, p. 244.

Freud poursuit :

Finally, the simple Oedipus complex is not the most common and corresponds to an excessive schematization and therefore reductive. In its double form, complete, it is infinitely more active and shows the persistence of its dependence on the original bisexuality of the child. In many cases, one side effaces itself for the benefit of the other unless, when the Oedipus complex disappears, its four tendencies gather in the identification with the father and the mother. This modification of the ego keeps its particular position since it offers itself to the rest of the content of the ego as an ideal of the ego or surmoi<sup>13</sup>.

Freud décrit au sujet du surmoi deux positions presque paradoxales : « Le surmoi conserve tout au long de la vie le caractère que lui a conféré son origine dans le complexe paternel, c'est-à-dire la capacité de s'opposer au moi et de le maîtriser. » Et d'autre part : « Il est le mémorial de la faiblesse et de la dépendance qui étaient jadis celles du moi et il perpétue sa domination même sur le moi mûri. »

We find there the echo persisting of « Mourning and melancholia » : in melancholia, the libido freed by the abandonment of the object, instead of attaching to a new object, is brought back to the ego and serves « to instaurer an identification of the ego with the abandoned object ». The sequel is known : *l'ombre de l'objet* falls on the ego, which is then « judged », the conflict between the ego and the loved person transforms into a schism between the criticism of the ego and the modified ego by the identification. At the same time, a double movement characterizes the melancholic work : on the one hand, the ego devalues and rages against itself and, in this sense, its « weakness » remains. But jointly, in devaluation, the object is also devalued, lowered, defeated. The ego then can enjoy the satisfaction of recognizing itself legitimately as superior to the object.

This movement can be noticeable in certain Oedipal destinies. The displacement of investments on a new object does not take place

---

13. *Op. cit.*, p. 246.

du fait de leur faiblesse libidinale : la déception entraîne un abandon de l'objet aimé, un désinvestissement à la mesure de l'attaque narcissique qu'elle implique. C'est dans cette situation que l'ombre d'Œdipe peut tomber sur le moi. Nous pouvons, en même temps, nous approcher un peu plus de la notion d'objet interne : celui-ci n'est pas simplement la représentation d'une figure de la réalité ou même d'une image, il est plutôt constitué par le réseau compliqué des mouvements pulsionnels, des identifications et des fantasmes qu'il condense, il est davantage une configuration plutôt qu'une incarnation.

\* \*  
\*

Les particularités du surmoi chez le garçon et chez la fille soulignent les différences de cet héritage œdipien : dans le complexe d'Œdipe complet, la double orientation du conflit entraîne une double identification, au père *et* à la mère, nous venons de l'évoquer, mais la dominance d'une identification sur l'autre produit une répartition nuancée de la bisexualité, infléchie par « l'une plus que l'autre » des deux tendances, souligne Freud en 1932<sup>14</sup>. Cette prévalence est déterminée par le choix d'objet d'amour œdipien qui exige, par définition, le renoncement, même partiel, à l'un ou à l'autre, renoncement qui détermine, évidemment, l'orientation concomitante de l'identification.

La différence flagrante entre garçons et filles – en dépit des recouvrements possibles du fait de l'Œdipe complet – réside justement dans le choix d'objet : pas de changement pour le garçon, la mère demeure l'objet d'amour privilégié et l'arrivée du père (ou plutôt la reconnaissance de sa présence auprès d'elle) vient sceller l'interdit de l'inceste et la menace de castration. Pour la fille, le changement est dicté par la déception précoce du lien à la mère et, en lui-même, ce déplacement peut déjà constituer une trahison de celle-ci aggravée par le désir de prendre sa place auprès du père. Le risque encouru est majeur : perdre l'amour de la mère, déjà suspect d'insuffisance ou de faiblesse, pour n'avoir

---

14. S. Freud (1932), « La féminité », in *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Puf, 1995, pp. 231-268.

pas donné un pénis ; détruire cette affection essentielle, assurant l'investissement narcissique, le premier sédiment des identifications, indispensable pour attirer les forces pulsionnelles soutenant le sentiment d'exister et la continuité du moi dans une filiation fantasmatique.

C'est ce risque qui façonne le déclin de l'Œdipe et la formation du surmoi au féminin, car si la fille maintient indéfiniment sa liaison œdipienne, c'est que la menace de perte d'amour de l'objet est redoublée : prise à la fois dans les filets de l'identification et du choix d'objet narcissiques, elle est également prise dans le choix d'objet objectal et l'identification hystérique. Si l'on se réfère à l'idée de Freud selon laquelle la différence du choix d'objet entre l'homme et la femme est notamment que le premier veut aimer et l'autre être aimée, il faudra bien admettre que la formation du surmoi et son amour pour le moi seront fortement influencés par la qualité de ces choix. L'inachèvement du surmoi au féminin n'implique en aucune manière son inexistence. Bien au contraire, il peut se révéler excessivement sévère, tyrannique, intransigeant, il peut imposer sacrifices et mortifications. Son inachèvement renvoie plutôt, à mon avis<sup>15</sup>, à la faiblesse ou à la quasi-disparition d'une de ses composantes, essentielle : celle qui assure l'amour du surmoi pour le moi, qui protège en interdisant. Alors que chez le garçon, la menace de perte se focalise sur un objet précis, fortement investi à la fois en termes narcissiques et objectaux, chez la fille, la menace de perte reste imprécise, floue et son objet est mal identifié.

C'est ici que les formes du déclin du complexe d'Œdipe trouvent leurs voies singulières : le modèle féminin répète, dans son infinitude, la contrainte d'un renoncement sans cesse recommencé. L'espoir dans l'analyse est que *la répétition de ce renoncement*, non seulement aux objets œdipiens, mais à la douleur de leur disparition – à laquelle s'attachent le masochisme et la mélancolie – décline : c'est l'attachement à cette douleur, souvent confondue avec l'amour (si je souffre, c'est que je l'aime), qui confère à la disparition du complexe d'Œdipe son au-

---

15. C. Chabert (2003), « La femme qui avance », in *Féminin mélancolique*, Petite bibliothèque de psychanalyse, Puf, 2003, pp. 159-181.

delà du plaisir, certes, mais aussi sa force de rassemblement de tendances contradictoires et complémentaires. Ce n'est pas seulement le surmoi qui advient comme héritier, c'est aussi le moi qui se construit dans la force nouvelle que lui apportent le fait de surmonter la perte et la différenciation plus claire qui le situe comme instance.

La distinction entre garçon et fille s'estompe ou se nuance dès lors que sont pris en compte la bisexualité et ses effets sur les identifications œdipiennes d'une part, et d'autre part les modalités du traitement de la perte, qui impriment leurs marques, objectales, narcissiques ou mélancoliques : c'est dire que les deux voies du déclin de l'Œdipe, au masculin et au féminin, non seulement sont susceptibles de se reconnaître chez l'un et l'autre sexe, mais peuvent être présentes et actives chez le même individu, homme ou femme, avec la prévalence de « l'un plus que de l'autre ». La tendance moins forte apparaît « à côté », ce qui n'exclut en rien le pouvoir de son action. Cela dépend de la prégnance de l'ombre d'Œdipe, celle qui nous accompagne tout au long du chemin, et qui se perçoit et se dessine plus ou moins distinctement selon la trajectoire du soleil, c'est-à-dire selon les lieux et les moments.

Catherine Chabert